

cherchait un guide pour aller au Pérou... mais gratuitement ! Moi, j'avais tellement envie de voyager, de progresser que j'ai accepté. Et pendant six ans, je suis allé dans le monde entier. Une grande expérience. J'étais devenu, entre guillemets, un « baroudeur ». J'étais chez moi partout. Fabuleux. Tu sais, quand j'y pense, ma force a toujours été celle-là : une envie d'apprendre, d'évoluer. A ce moment-là, ma vie, c'était : le Sikkim en avril, l'Islande ou le Groënland en juin, l'Amérique du Sud en août, quinze jours en France et hop ! l'Asie pour deux ou trois mois, tu vois le genre...

Comment deviens-tu ensuite l'homme d'« Apocalypse Snow »... et des nouvelles glisses ?

C'est le début des années 80. Je rentre aux Arcs et Godino me demande de lancer Arc 2 000... avant qu'il n'existe ! La première année, il n'y avait là-haut que le Club Med, un bâtiment et c'est tout. En clair, une superbe clientèle... mais rien à faire ! J'ai quand même accepté de m'y installer, dans un petit bout de chalet, tout seul, avec un hélico. Et j'y ai fait un tabac ! J'avais embauché deux guides pour encadrer les clients et leurs moniteurs et crois-moi, on a gagné de l'argent avec ça... Parallèlement, aux Etats-Unis, j'étais tombé par hasard sur un magazine qui parlait de mono et de surf. Et en 1981, je dis à Roger Godino qui avait 45 studios là-haut, mais n'osait pas les commercialiser : « On va lancer les nouvelles formes de glisse ! ». Il m'a payé un chalet plus grand, j'ai pris quatre moniteurs, on s'est mis des combinaisons roses... et on n'a pas vu un seul client de l'hiver ! Mais on avait des monos et on skiait. C'était « l'équipe d'Arc 2 000 ». Et on accueillait les journalistes à tour de bras !

Et puis, un jour, Maurice Siégl, patron de VSD, me dit : « Allez, on va faire un article sur les nouvelles glisses ! ». Pour le mono, pas de problème. Dès le départ, Duret en a fabriqué. Mais pour le surf, on n'arrivait pas à en trouver ! On a donc démonté un monoski et on a fait les photos sur le mono sans monture... Mais lorsqu'à son tour, l'équipe TV de Jacques Martin nous a proposé un sujet, pour « Incroyable, mais vrai... », Godino m'a dit : « cette fois, tu te débrouilles ! ». Je suis parti aux Etats-Unis, j'ai fait mon enquête et au bout d'une semaine, j'ai enfin trouvé le type qui fabriquait des surfs à Salt Lake City, dans un atelier pourri... et je suis rentré avec vingt « Winter Sticks » en France ! Vraiment dingue... On a aussi créé « Ski, dream and music » : j'avais acheté une trentaine de walkmans et on passait à tour de rôle, du

Vivaldi et les Rolling Stones : et on voyait les gens skier différemment selon la musique qu'ils écoutaient ! Tu imagines comme ça plaisait à la presse...

Et du même coup, tu deviens cet « affreux bonhomme » qui vend la neige et la montagne comme une savonnette...

Non, tu sais, un jour, Patrick - après son départ des Arcs - me présente à Georges Bettembourg, à Chamonix : « Tiens, je te présente un guide-marketing ! ». Et dans sa bouche, c'était péjoratif. Mais moi, mon job, c'était de faire parler des Arcs, pas de moi. Les chaînes TV françaises, belges, allemandes rappliquaient. Le premier hiver, on avait fait plus de douze millions de francs... d'équivalent « relation presse » ! Tout ne se passait pas aux Arcs, évidemment, mais il se racontait... que tout s'y passait...

Vous étiez des amuseurs ?

Ah, plus que ça ! Je pense vraiment qu'on était des pionniers en matière de communication. Car, finalement, sous prétexte de faire de la pub, de l'artificiel, on se mettait peu à peu à faire du fondamental. Regarde quelqu'un comme Régis Rolland, ce qu'il nous apporté ! Il s'est mis à faire du surf comme un fou, il a fait évoluer la glisse. Et derrière nous, très vite, est arrivée cette génération de jeunes qui étaient plongeurs, veilleurs de nuit, etc et qui, le jour, ne faisaient plus-que skier ! Et après eux, le grand public a mordu à son tour...

... et c'est la saga d'« Apocalypse Snow »

Le premier film s'appelait « Ski Espace ». Je suis allé chercher Didier Lafond qui nous a ensuite amené Lecadre et Revel. Et ça a tout de suite fonctionné. « Ski Espace » a eu le premier prix du Festival de

Aux Arcs, j'ai trouvé une idée, des hommes et une équipe. Toute ma culture...



ski à New-York et c'est parti : « Apocalypse Snow 1 », puis 2... On avait de l'avance tout simplement. Mais encore une fois, on était au bon endroit : nulle part ailleurs, tu avais des gens payés pour faire du mono et du surf !

Au fait, les nouvelles glisses, ça te séduisait vraiment ?

Moi, j'adorais le hors-piste, je t'assure. Et vraiment, je pense qu'à ce moment-là, il y avait peu de gens de notre niveau...

Et pourtant, tu es devenu businessman, pas skieur extrême ?

J'en ai fait, du ski extrême. Le Gervassuti, la Tour Ronde... Mais je n'ai jamais voulu devenir un type connu. Par rapport aux Afanassieff, Vallençant, Boivin, je savais que je n'étais pas de cette race-là. En revanche, je pense que j'étais devenu un grand guide, l'hiver. Je connaissais la neige, on sortait par tous les temps. Et j'étais surtout un organisateur. J'aimais ça. Jeune déjà, au lycée ou dans la vallée, j'organisais des tas de choses... Mais quand tu dis « amuseur », non, vraiment, c'est pas ça. Tout de suite, par les gens que j'ai côtoyés, les voyages que j'ai faits, je pense avoir acquis une autre dimension...

Vallençant, Boivin, Gouvy sont partis... Le débat sur le sport extrême et « l'aventure » doit tout de même te concerner ?

C'est une question de destin. Moi, si tu veux, je ne crois pas aux guerriers. La guerre ne m'intéresse pas et pour moi, la vie devrait passer avant tout. Je fais de l'hélico, avec un petit Robinson. Et je sais qu'il y a, de temps à autre, des accidents avec ce type d'appareil. Je continue à en faire - parce que ça m'apporte énormément - mais le risque est calculé. Le res-

pect de la vie, ta responsabilité vis-à-vis de tes enfants, des gens qui t'aiment, c'est très important. Quand j'ai appris la mort de Vallençant, en rentrant de Nouvelle-Zélande, ça m'a fait un choc énorme. Mais quand Marie-Jo s'est tuée à son tour, alors là, je me suis dit que l'élastique... Aller s'accrocher en bas d'un truc, lâcher et taper la tête en haut ! Ça devient vraiment le côté débile de ce que l'on fait...

Pour Boivin, je me dis que Jean-Marc a tellement plus vécu que tout le monde... C'était son destin. Il s'est tué à 40 ans, mais il a vécu 160 ans ! Bon, voilà, je ne veux pas en parler davantage. Pour Gouvy, je ne sais pas. Est-ce que ce n'était pas trop limite. Est-ce que le système le poussait ? Je ne sais pas bien, je ne veux pas être juge. Mais ça me travaille, je réfléchis...

Et l'organisateur de raids, qu'en pense-t-il ?

Ça, c'est autre chose. Si un jour, j'ai un gros pépin sur le Grand Défi, pour moi, ce sera terrible... Je le ressentirai vraiment très mal.

Les gens que tu accueilles sont majeurs et vaccinés...

Oui, mais ça n'enlève rien au fait que c'est toi l'organisateur. J'en ai souvent discuté avec Thierry Sabine...

C'est un peu la loi du genre. Le succès du Paris-Dakar, c'est aussi les « cartons » ?

Oui, mais ça, je le rejette... Et puis, le Grand Défi, crois-moi, je ne le fais pas pour le business. J'ai retrouvé là un truc « vrai », humainement vrai... Je vis avec des gens, des Fouque, des Prudhomme, ça me plaît. J'ai ressenti la même chose pour le Raid Gauloise. En fait, le système nous a portés, on l'a ensuite porté à notre tour et là, il nous porte à nouveau. Ça dépasse le business...

Justement, parlons un peu business. Est-ce que tu t'es enrichi avec la montagne ?

Je ne suis pas riche. Et ce n'était pas le but de l'opération. Ce n'était pas ma culture : mes parents n'étaient pas riches. Et Arc Aventures ne me rapporte pas d'argent personnellement. Je peux te dire qu'Arc Aventures, sur son dernier bilan, faisait 12 millions de chiffre d'affaires pour 500 000 francs de résultat positif. Et ces 500 000 francs n'ont pas été distribués, mais remis dans le capital...

En revanche, je suis devenu un chef d'entreprise, oui, avec tout ce que cela comporte comme sens des responsabilités vis-à-vis des gens avec qui tu travailles. Ça,

**Réussir, ça veut dire quoi ?
Tu progresses,
tu apprends...**



Da Silva